# NÉGOCIER LES PASSÉS DU NORD : RÉFLEXIONS D'UN ARCHÉOLOGUE SUR LA FAÇON D'ENSEIGNER L'HISTOIRE AU NUNAVUT

Durant la dernière décennie, **BRENDAN GRIEBEL** a vécu, travaillé et voyagé dans les pays circumpolaires. Sa recherche est actuellement basée au Nunavut, où il est le chercheur principal pour la Kitikmeot Heritage Society et dirige un cabinet conseil pour les projets liés au patrimoine. En 2013, il a obtenu son doctorat en anthropologie de l'Université de Toronto.

RÉSUMÉ

Au cours de la dernière décennie au Nunavut, beaucoup de pression a été appliquée sur la discipline de l'archéologie afin que celle-ci revoie ses pratiques et ses récits sur le passé pour mieux s'adapter aux politiques, à la culture et à la société inuite contemporaine. Bien que les archéologues soient ouverts à de nouvelles approches visant à promouvoir l'engagement des populations du Nunavut, il existe peu d'outils à l'intérieur du répertoire de la discipline pouvant aider à la compréhension de l'histoire au-delà des fouilles et de l'interprétation des vestiges matériels. Ceci est devenu particulièrement évident dans les situations où des archéologues utilisent leur expertise pour éduquer les Inuits sur leur propre histoire. Le texte suivant est une réflexion personnelle sur l'acte d'enseigner l'histoire de l'Arctique et décrit mes propres tentatives visant à mieux comprendre le contexte plus large de l'histoire de la communauté de Cambridge Bay, au Nunavut. Nous arriverons à cette compréhension en diminuant quelque peu la valeur pédagogique attribuée aux objets matériels et en développant des méthodes de recherche plus terre-à-terre permettant d'intégrer les réponses locales aux questions de comment et pourquoi on apprend l'histoire.

En tant qu'archéologue, il est devenu difficile d'enseigner l'histoire dans le Nord. Les politiques entourant la création du Nunavut, à la fois comme règlement des revendications territoriales des Inuits (1993) et comme territoire du Canada (1999), ont inauguré une nouvelle ère de malaise dans la discipline. La désignation du Nunavut en tant que patrie des Inuits – le nom Nunavut se traduisant littéralement par « notre terre » en inuktitut – n'a pas uniquement permis aux autochtones de prendre en charge des terres de la région, mais leur a également permis de s'approprier leur histoire. La reconnaissance des droits des Inuits à leur passé a eu des conséquences directes sur la façon dont l'archéologie est à la fois perçue et pratiquée. Les projets archéologiques au Nunavut doivent désormais comprendre des éléments visant à impliquer la communauté – ils doivent par exemple promouvoir la création d'emplois ou l'éducation, ou inclure des membres de la communauté dans la conception

d'exposition au musée. Les matériaux archéologiques du territoire ont été redéfinis comme « un record d'utilisation et d'occupation des terres et des ressources dans le temps par les Inuits » (NLCA 1993:33. 2.1) et la participation des Inuits à l'identification, la protection et la conservation de ceux-ci a été mandatée à la fois comme « souhaitable et nécessaire » (ibid.: 33.2.2). Comme le passé n'est plus l'apanage des archéologues, la discipline a été contrainte de repenser la façon dont nous communiquons notre savoir spécialisé et dont nous engageons la compréhension des populations locales sur ce qu'est l'histoire et sur la façon dont on l'apprend. En dépit des efforts concertés pour enseigner le passé en utilisant des cadres qui soient plus sensibles, culturellement et socialement parlant (voir par exemple Friesen 2002; Rowley, 2002; Stenton et Rigby, 1995), l'intérêt de la communauté pour les connaissances dérivées des fouilles est rarement soutenu. De plus, les archéologues continuent à lutter contre le sentiment que leurs messages fondamentaux concernant la nature et l'importance du passé sont en quelque sorte perdus dans la traduction. Tel que souligné par l'archéologue du Nord Sue Rowley (2002:270), un « changement radical » est nécessaire dans la façon dont les archéologues travaillent avec les collectivités du Nord, « afin d'élaborer des programmes de recherche innovants et d'acquérir une meilleure compréhension de l'histoire des Inuits. » Cela exige en fin de compte que les archéologues considèrent leur rôle non seulement en tant que professeurs d'histoire, mais aussi comme étudiants s'attaquant à des règles sociales et culturelles subtiles qui guident les processus d'apprentissage de l'histoire dans le Nord.

En 2006, j'ai entrepris un projet de recherche doctorale qui avait pour but d'examiner de nouvelles méthodes visant à stimuler l'engagement archéologique auprès des communautés inuites. L'un des objectifs initiaux de ce projet était l'élaboration d'un programme de formation axé sur la découverte de l'histoire des environs du hameau de Cambridge Bay au Nunavut qui est formé d'une communauté d'environ 1 600 personnes (dont 85 % sont des Inuits) vivant sur le rivage sud de l'île Victoria. Le programme de formation, tel qu'il a été conçu, allait permettre aux étudiants du secondaire d'apprendre et d'appliquer les méthodes professionnelles propres à l'archéologie, telles les fouilles et l'interprétation des faits, tout en établissant d'importants liens conceptuels entre leur propre monde contemporain et celui du passé. Motivé par les commentaires positifs de l'école secondaire de Cambridge Bay ainsi que par ceux provenant d'organismes patrimoniaux partenaires, j'ai finalisé un plan de cours préliminaire et mené des négociations pour piloter le programme de formation dans l'année qui allait suivre. Du point de vue académique, il était peu probable que le cours ne soit pas un vif succès. En effet, celui-ci avait été modelé sur l'une des meilleures études archéologiques qui portaient sur l'engagement communautaire (Moser et al, 2002) et son contenu et ses méthodes d'enseignement avaient été approuvées par des comités universitaires, des commissions d'éthique et les autorités du Nord.

Toutefois, lorsque je me suis rendu en Arctique en 2008, mon assurance envers le cours s'est effritée. En effet, il est devenu rapidement et douloureusement évident que l'ensemble du cours avait été élaboré selon une logique totalement étrangère aux circonstances locales. Dans les deux ans qui se sont écoulés entre les premières discussions au sujet du cours et mon arrivée dans le Nord pour y livrer son contenu, l'école avait déjà changé de directeurs trois fois et environ la moitié de son personnel enseignant avait également été changé, rendant les alliances qui avaient été soigneusement construites pratiquement inexistantes. L'enthousiasme local pour un nouveau cours d'histoire dont on m'avait fait part par courriel a été beaucoup plus difficile à rencontrer sur le terrain. Les obligations familiales, le désir d'être sur les terres, ou simplement le fait de relever les défis de la vie quotidienne, se traduisaient par le fait que peu de gens disposaient d'assez de temps ou de motivation pour participer à un programme dont la seule contribution était d'accumuler des connaissances académiques sur le passé. Durant près d'un mois pendant l'été 2008, une équipe d'archéologues de l'Université de Toronto et moi-même avons tenté de promouvoir l'idée d'une « fouille communautaire »; cependant, nous avons dû vite faire face à la dure réalité qu'un flux de « participants communautaires » potentiels passait rapidement devant nous sans toutefois s'arrêter.

Malgré le fait que j'ai mis des efforts pour entrer en contact avec les divers intervenants de la communauté inuite qui pouvaient avoir un intérêt pour cette formation, mon cours a néanmoins été élaboré à partir de nos conceptions populaires quant à la culture inuite et les méthodes archéologiques supposément appropriées pour interagir avec celle-ci. Parmi certaines de mes idées préconçues, il y avait la supposition que les communautés inuites valorisaient les objets matériels en tant que moyens de se renseigner sur le passé; qu'ils considéraient les méthodes archéologiques comme un moyen

autoritaire d'interpréter le passé ; et qu'ils considéraient la connaissance du passé comme quelque chose qui pouvait exister indépendamment des personnes et de l'expérience contemporaine. C'est avec une bonne dose d'appréhension que j'ai réalisé que le projet devait être repensé en prenant en compte les perspectives locales, tout en commençant par répondre à la plus fondamentale des questions, à savoir comment et pourquoi nous apprenons l'histoire.

« Vous pouvez visiter une communauté en ayant beaucoup de connaissance sur elle ou vous pouvez visiter une communauté et en apprendre beaucoup sur elle. Il y a une grande différence. » Voilà un conseil précieux que m'avait prodigué Ermie Leblanc, conseiller pédagogique de longue date et instructeur du programme santé à Cambridge Bay. Après l'échec de mon programme de formation initial, j'ai eu du mal à démêler les idées préconçues dans ma recherche des réalités qui guidaient la vie dans l'Arctique. L'étendue de cette débâcle était telle que je me suis retrouvé avec beaucoup d'incertitudes quant à mes notions de cet endroit. Au cours des trois années suivantes, j'ai recommencé à raccorder toutes ces nouvelles notions ensemble lentement, de manière à adapter mes connaissances aux conceptions locales. La première étape dans la reconstruction de mon cours d'archéologie était de mieux comprendre la nature sociale de l'apprentissage dans la société inuite. L'apprentissage et l'enseignement dans les cultures traditionnelles inuites se fondent sur le concept de « ihuma », une faculté mentale se traduisant plus ou moins adéquatement par le concept occidental de « raison », et qui permet aux individus d'interagir avec leur environnement et leur communauté d'une manière conforme aux attentes sociales. Les individus ne naissent pas avec cette capacité. Jusqu'à l'âge de 3 ou 4 ans, un enfant n'est généralement pas considéré comme étant responsable de ses actes parce qu'il ne possède pas d'ihuma, qui est uniquement acquise que par l'observation et l'expérience. L'enseignement de l'ihuma est subtil ; chaque leçon place la connaissance dans un contexte pratique afin de permettre à l'individu de trouver sa propre voie vers les sagesses qui sont enseignées. La rigidité du programme universitaire ne fonctionne pas dans un tel système. Une approche pédagogique occidentale favorisant les questions dirigées et les enquêtes très spécialisées est perçue par de nombreux Inuits comme inhibant la capacité d'un individu à développer des réponses « raisonnables » qui se basent sur l'observation de première main, l'engagement pratique et les valeurs sociales existantes. Enseigner un sujet en excluant l'expérience personnelle et les contextes sociaux et environnementaux rend ce dernier statique, ou « ihumaquqtuuq » (celui qui possède trop de raison), un état souvent considéré comme à la fois socialement oppressif et indésirable. Le contraste entre cette approche à l'apprentissage et celle qui est généralement utilisée dans la discipline de l'archéologie, laquelle priorise la culture matérielle pour construire des images d'un passé socialement et personnellement déconnecté, est facilement apparent.

L'incapacité (et le refus) de nombreux Inuits à s'adapter à des styles d'enseignement non inuits se traduit en partie par les faibles taux de fréquentation scolaire au secondaire et le peu de gens obtenant un diplôme au Nunavut. En discutant de ces chiffres affligeants avec les enseignants de Cambridge Bay, une autre question précédemment négligée dans l'élaboration de mon cours a commencé à émerger, à savoir : quels sont les environnements physiques et sociaux se prêtant à l'apprentissage historique dans l'Arctique ? Plusieurs Inuits doutent que les étudiants puissent apprendre les connaissances et compétences traditionnelles dans les classes du Nunavut. Comme l'aîné de Cambridge Bay, Tommy Kilaodluk, l'a remarqué (comm. pers 2008) :

> *Envoyez les enfants dehors sans stylo et papier, ils en apprendront plus sur la culture inuit... Dès un jeune âge, on ne peut apprendre selon un horaire prédéterminé d'une semaine ou d'un mois. Ce n'est pas une routine de 9 à 5. Ce serait une bonne chose d'apprendre sur le terrain sans avoir besoin d'une montre. Ce n'est pas comme ça qu'on apprend chez les Inuits... Nous devons être sur les terres toute l'année durant pour savoir ce que c'est. Si vous êtes en classe toute la journée, votre vision est floue.*

Je commençais à me demander si l'apprentissage du passé par des fouilles archéologiques menées sur le site présentait un défi similaire. Malgré le fait que les étudiants sortent de la salle de classe pour participer à des fouilles, celles-ci offrent tout de même une expérience d'apprentissage tout aussi structurée et planifiée. Le climat limite les enquêtes historiques à une période de trois mois durant l'été. Les méthodes et théories ayant trait aux fouilles sont prédéterminées selon des normes et des priorités que peu de gens locaux comprennent. De plus,

l'équilibre de l'autorité narrative est biaisé d'une façon fondamentale : les nouveaux arrivants dans l'Arctique croient pouvoir enseigner leur histoire à ceux qui ont vécu ici toute leur vie. Alors que les fouilles archéologiques sont souvent appréciées par les communautés inuites et considérées comme une source utile de production d'artefacts, cela ne signifie pas toutefois que celles-ci sont considérées étant une source majeure permettant de comprendre l'histoire de l'Arctique. J'ai commencé à regarder les situations plus émiques dans lesquelles les concepts de l'histoire étaient engagés. Celles-ci allaient le long d'un large éventail d'activités, des voyages de chasse à des pratiques plus urbaines de jeux de cribbage et de réparation de motoneige. Les Inuits savent coudre une paire de mitaines ou préparer du thé d'une manière invoquant la tradition et l'histoire. Plutôt qu'une étude de l'inconnu (des artefacts oubliés et enfouis ou des populations temporellement éloignées), de nombreux Inuits étudient le passé à travers le familier : les contextes quotidiens de l'expérience pratique, l'environnement, le transfert d'informations entre des sources fiables. Le thème de la relation sensuelle à l'histoire a émergé à plusieurs reprises dans la considération de ces situations, d'une manière qui était absente de la pratique des fouilles archéologiques. Bien que l'acte de reconstruire un kayak ou un outil traditionnel peut être lié de manière conceptuelle aux ancêtres qui ont effectué les mêmes tâches dans le passé, le travail à la truelle et la prise de mesures méticuleuses pour découvrir les mêmes objets enfouis n'ont trouvé aucune résonance avec les idées ancestrales. Comme l'archéologue de l'Arctique Daniel Gendron l'a mentionné (comm. pers. 2011), pour de nombreux Inuits, « le passé est quelque chose de très vivant ; la meilleure façon de conserver cette vitalité, donc, est de le faire soi-même. Creuser des trous ne fait pas partie de la tradition. »

La troisième question, et peut-être la plus importante, que j'ai commencé à me poser au sujet de mon travail portait sur les raisons justifiant l'importance de l'histoire dans l'Arctique. Pour la plupart des archéologues, la production de connaissances est un objectif en soi lorsque l'on étudie le passé. Pour de nombreux Inuits, cependant, l'histoire est une source d'identité potentielle. Interpellée par des moyens acceptés dans la société et la culture inuites, l'histoire fonctionne comme un lien conceptuel important qui positionne les individus au sein d'un continuum temporel central à la compréhension et aux définitions de l'identité inuite. Comme m'en a informé une jeune femme Inuk, Jessica Kotierk, qui visitait Cambridge Bay (comm. pers. 2012), la compréhension de l'identité Inuit n'est pas construite à partir de compréhensions abstraites du passé, mais par la reconnaissance de soi à la fois dans les traditions anciennes et nouvelles.

> *Je crois qu'on peut comprendre ce que signifie être Inuit en consultant l'histoire inuite, en disant : « c'est moi, c'est moi », même si elles [les traditions] sont issues de différentes communautés, vous pouvez dire, « c'est ce que nous avons en commun et c'est ce qui nous lie tous ensemble, pas seulement moi individuellement. » Je veux savoir ce qui définit chacun d'entre nous, quelle est cette chose commune... Je veux savoir avec quoi mon père a grandi qui n'existe plus, ce qui va m'aider à comprendre la vie des gens autour de moi.*

Le cours d'histoire qui été élaboré suite à quatre années de collaboration avec la communauté de Cambridge Bay était bien loin des pages soigneusement scénarisée du cours initial (Griebel 2013). Largement incomparable à mon approche antérieure, le cours a été modifié sur quatre grands axes. Tout d'abord, l'importance des fouilles comme moyen de comprendre le passé a été minimisée. Plus d'importance a été dirigée envers les outils que les gens utilisaient dans le passé pour comprendre l'expérience de revitalisation, d'utilisation et de documentation de ces mêmes technologies dans le présent. Des outils archaïques ont été reproduits et façonnés pour de nouvelles expositions muséales basées sur les expériences des étudiants et les connaissances acquises par ces derniers. Un style de kayak régional presque oublié a été relancé et reconstruit avec des matériaux et des animaux prélevés de la terre. Le contour de pierre d'une ancienne salle de danse communautaire vieille de 800 ans a été réimaginé et reconstruit en centre des arts, en respectant la façon dont les communautés inuites ont travaillé et continuent de travailler aujourd'hui. Bien que les matériaux et connaissances dérivés des fouilles archéologies ont tout de même été incorporés, l'archéologie est devenue l'une des nombreuses autres perspectives utilisées pour interpréter le passé et son importance pour la société contemporaine.

La deuxième façon dont le cours a changé, c'est dans l'adaptation de ses échéanciers à l'environnement du Nord. L'apprentissage a lieu à travers une série d'ateliers

répartis tout au long de l'année plutôt qu'un seul atelier visant à accommoder la saison des fouilles en été. Les ateliers ont été élaborés selon le calendrier saisonnier : un atelier sur la construction d'igloo a été organisé en mars avec des conditions de neige appropriées, un atelier de construction de kayak a été organisé durant le mois de la chasse aux phoques et la pêche à l'omble chevalier. Des ateliers ont aussi été développés en fonction des besoins de la communauté : une volonté collective de redynamiser les technologies traditionnelles a donné naissance à de nouvelles orientations dans l'atelier, la mort d'un membre de la communauté a mené à l'annulation ou au report de certains projets par respect.

La troisième façon dont le programme de formation a été modifié était en relation avec les thèmes explorés. Des ateliers ont été façonnés à partir des demandes des locaux d'interpeller l'histoire au-delà des limites temporelles et à travers les thèmes plus permanents de l'identité, de l'héritage, de l'ascendance et de la culture. Plutôt que d'étudier les restes matériels comme produits du passé, le cours les présente plutôt comme des outils du présent. Le projet de reconstruction d'une ancienne salle de danse communautaire, par exemple, devient une réflexion de groupe sur la communauté dans son état désiré et les défis contemporains qui ont empêché l'atteinte de cet état. Les projets axés sur l'utilisation de l'outil traditionnel sont devenus un lieu pour panser les plaies causées par la mémoire destructrice des pensionnats.

Le dernier changement au cours d'histoire était en termes de ses participants. Auparavant limités aux élèves du secondaire, qui reçoivent leurs informations d'une « autorité » archéologique, les ateliers incluent désormais des participants provenant de l'ensemble de la communauté : des aînés, des jeunes, des Inuits, des non-Inuits, des chasseurs et des gens sans expérience de la chasse. En considérant l'apprentissage comme un processus d'engagement pratique informé par de nombreux points de vue et de nombreuses personnes, les participants ont pu naviguer leur propre compréhension de l'histoire, les valeurs qu'elle communique et sa place dans le cadre de vie moderne des Inuits.

La réalité sous-jacente de l'enseignement archéologique dans l'Arctique, c'est que celui-ci continue d'être conçu en fonction des intérêts et méthodologies académiques. Tel que suggéré par Peter Nabokov (2002:239), « on se sent libres de se demander si on peut parler de sens indigènes du passé en tant qu'histoire alternative ou alternative à l'histoire. Au lieu de les entasser dans des paradigmes familiers, peut-on tempérer l'hégémonie de l'historiographie occidentale en les interprétant à l'intérieur de celle-ci de temps en temps ? » Bien que les fouilles archéologiques continuent d'avoir une place dans l'enseignement de l'Arctique, elles doivent être situées dans un cadre culturel qui encourage les jeunes à voir le passé comme une source d'identité, de communauté et de valeurs, autant de facteurs qui ont une influence considérable sur leur vie contemporaine.

**RÉFÉRENCES**


Friesen, Max. 2002. « Analogues at Iqaluktuuq: the social context of archaeological inference in Nunavut, Arctic Canada. » *World Archaeology* 34(2) : 211-219.

Griebel. Brendan. 2013. *Re-charting the Courses of History: Mapping Concepts of Community, Archaeology, and Inuit Qaujimajatuqangit in the Canadian Territory of Nunavut.* Thèse de doctorat, University of Toronto.

Moser, Stephanie, Darren Glazier, James E. Phillips, Lamya Nasser el Nemr, Mohammed Saleh Mousa, Rascha Nasr Aiesh, Susan Richardson, Andrew Conner et Michael Seymour.

2002. "Transforming Archaeology through Practice: Strategies for Collaborative Archaeology and the Community Archaeology Project at Quseir, Egypt. » *World Archaeology* 34(2): 220-248.

Nabakov, Peter. 2002. *A Forest of Time: American Indian Ways of History*. Cambridge: Cambridge University Press.

NLCA (Nunavut Land Claims Agreement). 1993. Agreement Between the Inuit of the Nunavut Settlement Area and Her Majesty the Queen in Right of Canada.

Rowley, Susan. 2002. « Inuit Participation in the Archaeology of Nunavut. » Dans *Honoring Our Elders: A History of Eastern Arctic Archaeology*, dirigé par W. Fitzhugh, S. Loring, D. Odess.: 261-272. Washington: Arctic Studies Center.

Stenton, Douglas and Bruce Rigby. 1995. « Community-Based Heritage Education, Training, and Research: Preliminary Report on the Tungatsivvik Archaeological Project. » *Arctic* 48: 47-56.